

Préface

Le roman Le siège de Jérusalem de Giuseppe Fort complète la trilogie commencée avec Histoire vénitienne du 14^e siècle et suivie par Les illusions de la raison et traite des événements qui se sont déroulés en Palestine, en 70 après J.C., aux temps de la guerre dite de Judée qui eut comme conséquence finale la profanation et la destruction du Temple de Jérusalem et la diaspora du peuple hébreux.

Le protagoniste du roman est rabbi Simon, le personnage le plus important d'un groupe de rebelles que nous voyons au début engagés dans des actions de guérilla contre les Romains. Font aussi partie du groupe un ébionite, un pharisien, un zélote et d'autres encore ; le groupe de rebelles reflète donc de l'intérieur, et aussi dans le débat entre ses membres la composition, les diverses positions et la complexité de la société israélite vivant à cette époque en Palestine.

Sont présentées plusieurs actions couronnées de succès du groupe de Simon et puis décrite l'arrivée dans la zone de l'armée romaine qui apparaît aux yeux des rebelles comme un exemple d'intimidation par sa puissance et l'efficacité de son organisation. Un intermède idyllique entre cette première partie du roman et la suivante est constitué par l'épisode délicat de l'amour naissant entre Simon et Marthe, une jeune femme capturée par les Romains et libérée suite à l'heureuse issue d'une des actions de guérilla. La seconde partie du roman commence avec l'assaut des Romains à la caverne qui est la base des rebelles et illustre avec une dramatique efficacité les vicissitudes de la fuite, la dispersion du groupe des rebelles qui s'ensuit et la décision de Simon de se rendre à Jérusalem pour contribuer à la défense de la ville assiégée par les Romains qui emploient de grands moyens et des machines de guerre. Au cours de la traversée du désert Simon s'arrête à Qumrân, dans la communauté des Esséniens, sans que ceux-ci ne répondent cependant à son invitation d'aller avec lui à Jérusalem. Il rejoint la ville, participe à sa défense désespérée et il est le témoin de sa chute dramatique. Simon réussit cependant à se mettre en lieu sûr avec Marthe et deux autres compagnons ; il fait une halte auprès d'une communauté apocalyptique dont les positions d'attente eschatologique ne le convainquent pas et décide enfin de se rendre en Egypte, où il pourra continuer sa lutte et son engagement en ayant comme arme fondamentale la Bible.

A propos de ce roman de Giuseppe Fort on peut développer des observations sur trois plans différents : celui de la vigueur littéraire et de la capacité à captiver le lecteur, celui de l'exactitude du contexte, celui de la possibilité pour le lecteur de faire un parallèle, et au-delà des événements particuliers, entre l'histoire racontée et des situations que l'on peut rencontrer à d'autres époques historiques et en particulier la nôtre.

Du premier point de vue, qui est celui que l'on rencontre le plus souvent quand on présente un roman, on peut certainement dire que la qualité du niveau de l'écriture est remarquable, trouvant avec naturel un difficile équilibre entre la fidélité à la grande tradition du roman du 19^e s. et du début du 20^e s. (et du roman historique en particulier) et la sensibilité aux thématiques et aux choix stylistiques du roman moderne et contemporain.

En d'autres temps on aurait certainement dit que <le livre est très bien écrit>. Aujourd'hui l'emploi d'une expression de ce genre a un goût un peu vieillot et même de moisi, et on ne peut donc pas l'utiliser sinon en disant qu'on l'emploie pour souligner, grâce à une expression traditionnelle, que l'auteur ne s'adonne pas aux faciles concessions d'une manière d'écrire excessivement désinvolte qui, le siècle dernier a été de plus en plus souvent utilisée à l'encontre de la tradition du 19^e s. ; mais ce n'est pas pour autant qu'en aucune manière, on peut le considérer comme un imitateur servile du passé, ignorant la leçon du roman du 20^e siècle.

En outre, il faut noter que ces qualités ne concernent pas seulement la qualité de l'écriture mais aussi l'efficacité de la présentation des personnages, le dénouement de chaque épisode, l'architecture complexe de l'aventure.

Le second des points de vue cités peut faire sourire. En fait le lecteur d'un roman <historique > est sûrement assez malin pour ne pas considérer le roman comme un mode commode et agréable de mieux connaître certains événements du passé (même si dans certaines circonstances, du moins en Italie, il peut être amené pourtant à choisir ce biais face au style souvent inabordable des spécialistes de profession, et à leur tendance de s'adresser exclusivement à un public de spécialistes, à la différence de ce qui passe pour de nombreux historiens de l'école britannique, capables de séduire, même dans des ouvrages très professionnels, un large public formé de personnes mues par un intérêt et une curiosité pour les événements historiques, mais qui ne sont certainement pas des spécialistes de la recherche historique).

Il faut ensuite observer que l'emploi de l'expression < roman historique > est source d'équivoque. En fait on l'utilise à propos de romans – à la Walter Scott ou à la Dumas, par exemple – où sont présents, sinon en tant que vrais et réels protagonistes du moins comme coprotagonistes, des personnages qui ont existé historiquement mais auxquels on a attribué des aventures, des discours ou des sentiments pour lesquels il n'y a pas de témoignages historiques disponibles (et qui dans de nombreux cas ne sont même pas trop vraisemblables) ; un lecteur ingénu du 19^e siècle pouvait être porté à croire que Richard Cœur de Lion ou Louis XIII ou Richelieu s'étaient vraiment comportés comme l'auteur le racontait, alors qu'il est tout à fait peu probable qu'un lecteur d'aujourd'hui se comporte de la même manière.

Il y a cependant aussi des romans, qui peuvent, à juste titre, être appelés historiques, où le cadre historique est parfaitement respecté (même si n'apparaissent pas au premier plan des personnages célèbres) et où les aventures <inventées> sont à la fois <possibles> et <représentatives de situations réalistes> sans qu'on attribue à des personnes ayant réellement existé des actions et des paroles pour lesquelles on a aucune documentation historique. Des romans de ce genre satisfont honorablement les exigences de ces lecteurs qui ne cultivent pas en professionnel un intérêt historique, et leur fournissent une source acceptable de connaissance sur les modes de vie, les problèmes, les habitudes en d'autres siècles et en d'autres lieux.

Le siège de Jérusalem peut être considéré comme un roman historique de ce second genre et sa lecture constitue sans doute (même en tant que <sous produit>, si on peut utiliser ce terme) une source des plus acceptables pour une bonne et réelle connaissance de la Palestine au temps de la guerre de Judée et savoir quels étaient les problèmes religieux, philosophiques, politiques, sociaux et économiques qui s'y débattaient. C'est dû à la lecture attentive de la

part de l'auteur, avant tout de l'œuvre de Flavius Josèphe mais aussi à d'autres sources faisant autorité et au scrupule de la documentation méticuleuse même sur les petits détails sans jamais tomber cependant dans la pédanterie.

A propos du troisième point de vue dont on a parlé au début, on pourrait paraphraser, même dans un sens plutôt large, la thèse de Benedetto Croce selon laquelle l'histoire est toujours une histoire contemporaine. Comme dans les autres romans de la trilogie, il y a vivant, présent et implicite, un parallèle entre les situations des différents personnages du roman et les situations à certains égards analogues à celles dont ont été témoins et auxquelles ont participé parfois ceux qui ont vécu les événements du 20^e siècle et plus précisément, les événements du <siècle court> qui commence à la fin de la première guerre mondiale, la révolution soviétique et les bouleversements de cet après guerre ; il ne faudrait pas faire terminer ce <siècle court> avec la chute du mur de Berlin, mais tenir compte au contraire de tout ce qui est arrivé depuis cette date elle aussi symbolique.

A l'honneur du roman – et de son auteur – il faut dire qu'il ne s'agit pas d'analogies plus ou moins forcées entre des épisodes, introduits ad hoc dans l'histoire racontée et des événements spécifiques dont ont été spectateurs et témoins les contemporains de l'auteur : l'analogie est plus profonde et plus complexe.

ANTONIO LEPSCHY